

Les ondes qui voyagent

Serge Cloutier

Volume 8, Number 3-4, Spring–Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6081ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cloutier, S. (1993). Les ondes qui voyagent. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 81–86.

SERGE CLOUTIER

Les ondes qui voyagent

Je ne sais rien d'elle, elle ne sait rien de moi. Il en sera probablement toujours ainsi. Je ne l'ai vue que durant une trentaine de minutes il y a quinze ans, ne lui ai dit que quelques mots dans sa langue, et pourtant cela a modifié le cours de ma vie.

Si je pense à elle en me levant ce matin, c'est qu'il y aura fête chez moi et que ça la concerne. Je sens qu'elle est à l'écoute en ce jour particulier. Plus qu'une prémonition, des signes de bon augure ont tracé, pour la première fois en cette saison, des arborisations sur les vitres de ma fenêtre.

Je fais lentement mes exercices de mise en forme. Allongé sur le plancher de ma chambre, les bras tendus en croix par deux haltères, entre deux respirations, je fixe intensément le plafond. Si les ondes ne mentent pas plus que les ombres, je serai en contact avec elle aujourd'hui même. On se comprendra sans mots, sans téléphone, sans adresse postale. Il suffit juste d'y croire vraiment. Je fouille dans ma mémoire pour accéder à la sienne. Je me concentre, les neurones se chevauchent, des points noirs m'éclatent dans les yeux, clignent,

font des pics d'encéphalogramme, puis disparaissent dans un aplat grisâtre.

Seize heures arrivent avec les premiers invités. Un oubli grave discrédite le menu. Je cours chez le *dépanneur*, reviens par le parc et la magie opère soudain. Je sens la présence souhaitée. C'est ténu, impalpable, et pourtant bien là, fluide comme la buée que j'exhale des narines sous le froid polaire de février.

C'est là entre l'épaule gauche et la nuque comme une aura affaiblie par huit mille kilomètres de marche forcée sur des sentiers sablonneux, des pistes rocailleuses, des autoroutes à l'asphalte surchauffé puis dangereusement givré.

Je suis fébrile. La peau hérissée d'antennes villeuses, je suis à l'affût.

J'ouvre la porte, et la présence s'engouffre dans le portique déjà animé des cris d'une bande d'adolescents en liesse. Elle est là pour l'un d'entre eux qui a quinze ans depuis quelques heures.

Le pepsi coule à flots. Je prépare la trempette pour les croustilles, j'allonge des plats en plastique surchargés. Je décapsule. J'ouïs des éructations mal camouflées par le son tonitruant des vidéo-clips.

Je fixe l'horizon blanc et encre au-delà de la porte-fenêtre et, le temps de ciller des yeux, je survole une plaine verte tapissée de bananiers, piquée de gicleurs qui balaient le paysage de pluies diluviennes. Sous l'aile

de l'avion qui vire, une rivière couleur caramel disparaît dans une mangrove d'avicennias et de palétuviers. Un massif s'interpose : un volcan endormi, une montagne chauve, des pins nouveaux et le brouillard... J'y étais presque. Je crois qu'elle habite la vallée d'Olanchito au nord de la capitale.

Les bruits de la fête reprennent, mais je m'absente aussitôt pour revenir à ce fil d'Ariane qui m'est tendu. L'image ressurgit.

La porte d'une mesure en parpaings d'un blanc délavé s'ouvre. Elle sort prendre l'air, s'étire, s'assoit sur l'unique chaise adossée au mur : une chaise d'acajou patinée de fatigue. Elle regarde sans le voir un chien maigre qui se gratte les côtes, se fouette la queue et s'empoussière près d'un bosquet de cactus. Le soleil se repose au bout de la rue désertée en cette fin de jour. Il jette les dernières ombres striées des palmes sur les façades d'adobes défraîchis. Elle n'a pas vieilli. Ses cheveux charbon auréolent son visage aux traits doux, au teint mat. La moue de sa bouche bien dessinée et les reflets d'obsidienne de ses yeux donnent un air mélancolique au regard qu'elle porte autour d'elle. Ses épaules voûtées, seul signe que le temps a passé, se refferment sur ses seins. Elle croise les mains sur un ventre qu'on pourrait croire gravide, tandis que ses jambes balancent en alternance, agitant des sandales en plastique au-dessus des pavés défoncés.

Lorsque la vidéo s'embrouille, je regrette de n'avoir pensé à elle qu'en de fugaces instants pendant toutes ces années.

Dans la fébrilité envahissante de la fête, je me reprends à croire en cette connexion intime de nos pensées au-delà du réel. Je sens un regard insistant sur ma nuque, comme si elle était derrière moi. Je chuchote en mon for intérieur quelques mots pour lui exprimer tardivement une amitié qui, bien qu'elle ne puisse jamais être tangible, n'en vaut pas moins. Ces mots la rejoindront-ils malgré la distance qui nous sépare ?

Tout en disposant les quinze chandelles sur le gâteau, je revois notre rencontre : deux brèves entrevues devant un avocat obtus. Dans l'officine peu accueillante, exigüe, un climatiseur anhèle sous l'effort. Je suis assis sur un banc étroit à quelques centimètres d'elle, la regardant à la dérobée. J'ai son bébé — qu'on m'a confié il y a quinze jours — dans les bras, et il sourit. Elle le regarde discrètement. Elle ne sait, ne soupçonne pas à quel point je suis vulnérable à ce moment-là !

Des palabres légales s'ensuivent. Des formalités, d'autres encore. Le ton sec ou déférent de l'avocat. Des signatures, un clerk qui va à la recherche de timbres légaux pendant un moment trop long. Le retour à la pension de famille sous une chaleur humide. Une longue balade dans les parcs luxuriants croulant sous les fleurs de magnolias. Un détour par les allées vaseuses du marché central pour aller manger, presque en cachette, une pâtisserie dans le quartier des ambassades. Puis remonter la *calle* Morazan, s'essouffler dans la pente, bifurquer par le marché Lempira que le soleil a déjà fui. Mon excitation qui retombe alors que H. flotte encore dans un nirvana indicible.

Des promeneurs nous saluent. Quelques passantes se penchent parfois sur le bébé et nous complimentent sur sa beauté. Près des étals des marchands ambulants, deux jeunes enfants dorment. Ils se sont calés l'un contre l'autre dans une boîte à légumes, indifférents au coulis d'oranges crevées et au bouillon d'immondices qui suintent sous leurs fesses nues. Tout à ma joie, je ne reste attristé que pendant quelques instants. Le bonheur est égoïste !

Quelques minutes plus tard, assis sur la terrasse de la pension, une bière à la main, je pense aux jours qui suivront, aux procédures à venir. Et il y aura le médecin, le juge, la travailleuse sociale, son superviseur, le consul... Sur la route de l'aéroport, des fonctionnaires s'ajouteront pour exiger des visas, numéroter un passeport, vérifier les carnets de santé. Des douaniers suspicieux voudront revoir tous ces papiers.

Le repas frugal a vite dissipé ces appréhensions. Je me souviens avoir très bien dormi cette nuit-là malgré la chaleur et les moustiques. Ni les secousses sismiques du pays voisin, ni les coups de feu tirés de la prison ne m'ont retenu de plonger dans le sommeil après un coup d'œil rassuré au berceau.

Je sors du brouillard, je me suis absenté pendant de longues minutes. Il est à mes côtés et me demande : «Est-ce que je peux prendre une bière ?»

Il a les cheveux de jais, le teint cuivré, et le sourire grand comme un quartier de lune. Nous sommes épaule contre épaule avec cette présence juste là, entre nous.

Il retourne à ses copains.

Je suis certain qu'elle y pense fortement en ce jour où, dans sa culture, le quinzième anniversaire marque le début de la vie adulte.

Quand j'ai quitté Maria Esperanza Villeda après la seconde et brève entrevue, je n'ai su quoi dire, pas un mot qui ait eu accès aux émotions. Elle a prononcé une petite phrase porte-bonheur, je lui ai serré le bras, embrassé la joue peut-être ? On s'est quitté à la sortie de l'édifice. Elle a tourné le coin pour disparaître dans la foule bigarrée.

Ce sera bientôt pour lui l'heure de souffler les bougies, de faire un vœu.

Là-bas, une femme se lève, passe le seuil. Avant de refermer la porte, elle bouge imperceptiblement la nuque, relève l'épaule vers l'oreille comme si le vent du nord venait d'y déposer un furtif baiser.